

Bruno PACCHIELE

ECLATS DE VIES

Recueil de Nouvelles

ISBN : 979-10-424-2677-4

© Bruno Pacchiele

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Sommaire

La page blanche	7
Battement d'ailes...	13
Je t'attendais	33
La vie en mauve	43
Mathilde et Vincent	63
Sans elle...	83
Son jardin...	89
Pluie de larmes	105
Une part d'ombre	109
La prof	129

LA PAGE BLANCHE

Depuis maintenant une heure qu'il l'observait, Pierre avait acquis une certitude : cette jeune femme, là-bas, au visage fin et aux gestes délicats, portait un prénom aux douces sonorités. Il n'avait pas dû réfléchir longtemps pour parvenir à cette conclusion, et même, il n'avait pas dû réfléchir du tout. Inconsciemment, il avait associé un doux prénom à un doux visage, tout simplement parce que ça sonnait mieux ainsi.

Aussi, lorsqu'il s'approcha du banc où elle était assise, savait-il déjà qu'elle lèverait sur lui de grands yeux étonnés, et avait-il deviné quel serait son parfum ?

- Comment vous appelez-vous ? Lui demanda-t-il.
- Lisa... Et vous ?

Bien entendu, elle avait prononcé ces mots dans un murmure et ils glissèrent sur Pierre comme de la soie.

C'est donc par cet après-midi printanier que les jeunes gens firent connaissance, sur un banc qui semblait n'attendre qu'eux. Ainsi, ils se découvrirent les mêmes centres d'intérêt et éprouvaient à peu de choses près, les mêmes sentiments vis-à-vis des choses et du monde.

Au fil des jours, leurs liens devinrent plus étroits et de cette profonde entente, naquit l'amour.

L'image qu'ils se renvoyaient leur ressemblait et rien ne semblait pouvoir la ternir. En effet, Pierre avait été élevé dans le respect des traditions, tout comme Lisa, fille d'un riche propriétaire. Très jeune, elle avait appris à se conformer aux usages et à se plier aux exigences de son père, en suivant le modèle qu'il lui enseignait.

"Dans la scène de ta vie, tu dois toujours t'adapter au décor".

Combien de fois n'avait-elle pas entendu cette phrase ! À force de jouer ce rôle, elle avait fini par devenir ce que l'on attendait d'elle, mais sa véritable nature sommeillait toujours en elle. C'est à la mort d'un ami de son père, après trois ans d'une vie banale sans surprise, que celle-ci décida de se manifester quelques secondes.

Il faisait particulièrement beau ce jour-là et tous ces personnages drapés de noir, jouant la tristesse, semblaient s'être trompés de décor.

Lisa se prit soudain à imaginer autour du cercueil, des hommes et des femmes en maillots de bain, plutôt que dans ces vêtements sombres qui attiraient la chaleur. Et au lieu de cette position inconfortable qu'est la station debout, plusieurs transats et parasols.

Cette pensée lui parut tellement grotesque que la jeune femme ne put éviter l'inévitable... Un rire éclata, d'abord étouffé, puis clair et coupant, alors que le curé terminait son éloge funèbre. Des regards étonnés, puis scandalisés et franchement hostiles, se braquèrent sur elle. Dans toutes les paires d'yeux, on pouvait lire la même question :

"Comment avait-elle osé saboter la pièce de la douleur ?"

Durant le trajet du retour, Pierre ne lui adressa pas un mot. Il était encore beaucoup trop choqué pour pouvoir parler. Ce rire, il l'avait reçu comme un coup de poignard. Il l'entendait encore résonner, irréel. La bouche de Lisa lui avait alors paru méprisante, méprisable. On ne riait jamais à un enterrement, c'était la règle. La transgresser équivalait à un crime.

Lisa... Elle, lui apparaissait à présent comme une étrangère. Il avait cru la connaître... Dès leur première rencontre, il avait vu en elle comme dans un miroir, il avait pu deviner ses réactions, ses pensées, par un seul regard. Et voilà que le miroir lui envoyait une autre image, lui glissait des mains, se fissurait. Voilà que son reflet lui échappait. Il la regarda et il lui sembla encore entendre ce rire déplacé, offusquant, alors qu'il aurait dû la voir pleurer.

- Je regrette, Pierre, dit-elle soudain, lorsqu'ils revinrent à la maison. Pardonne-moi, on ne

- devrait pas creuser la terre un jour comme celui-là... La nuit et le soleil se ressemblent si peu...
- Ce n'est rien Lisa...

Ils n'échangèrent plus d'autres paroles ce soir-là.

Pendant quelques temps encore, Pierre ne put s'empêcher de considérer la jeune femme avec une sorte de méfiance. Elle avait repris sa douceur habituelle, mais il savait qu'une partie d'elle-même lui avait échappé. Une page blanche s'était glissée dans leur histoire.

Après quelques mois, cependant, l'incident fut oublié et tout reprit son cours normal. La pièce pouvait recommencer. Ils vécurent ainsi durant cinq ans un bonheur presque trop parfait, que rien ne semblait plus jamais pouvoir altérer. Sauf une chose...

Il faisait particulièrement beau ce jour-là et tous ces personnages drapés de noir, jouant la tristesse, semblaient s'être trompés de décor.

Pierre se prit soudain à imaginer autour du cercueil de Lisa, des hommes et des femmes en maillots de bain, plutôt que dans ces vêtements sombres qui attiraient la chaleur. Et au lieu de cette position inconfortable qu'est la station debout, plusieurs transats et parasols.

Cette pensée lui parut tellement grotesque que le jeune homme ne put éviter l'inévitable... Un rire éclata, d'abord étouffé, puis clair et coupant, alors que le curé terminait son éloge funèbre.

Des regards étonnés, puis scandalisés et franchement hostiles se braquèrent sur lui. Dans toutes les paires d'yeux, on pouvait lire la même question :

"Comment avait-il osé saboter la pièce de la douleur ?"

Et la page blanche s'envola...

BATTEMENT D'AILES

Le petit papillon vole dans les airs. Il erre, sans vraiment savoir où aller. Une fleur bleue attire son regard. Il s'y pose délicatement, collecte un peu de pollen. Une douce sensation l'envahit. Puis, il repart de nouveau, à l'assaut du ciel azur... Mais soudain, une énorme masse rose obstrue sa vision sur l'éther limpide. Curieux, il se pose dessus. Cette sorte de montagne rosâtre est chaude, un peu molle et dégage une douce senteur. Un parfum de rose, mêlé à celui de la lavande. Qu'est-ce ? Le papillon n'en a aucune idée. Il aimerait bien rester un peu, mais il perçoit une autre masse mouvante qui se dirige vers lui. Une masse immense, effrayante. Il prend peur et s'envole d'un coup d'aile. Car après tout, ce n'était qu'un papillon.

Catherine avait regardé le petit papillon voleter avec intérêt, puis l'avait chassé avec un geste quasi-machinal. Il faut dire qu'elle n'avait jamais aimé les contacts épidermiques, ceux-ci lui rappelant des souvenirs qu'elle préférerait voir enfouis.

Autour d'elle, les gens s'affairaient, couraient dans tous les sens et ne se préoccupaient absolument pas de cette belle jeune fille de vingt et un ans, isolée sur son banc, usé par les années. Si cette solitude aurait peut-être frustré une autre, Catherine aimait à être oubliée. Elle raffolait de ces moments où elle pouvait dévisager les

gens sans que ceux-ci ne lui disent rien, bien trop occupés qu'ils étaient dans leurs affaires.

Ce banc, à moitié rongé par les termites, à la peinture verte délavée qui s'écaillait par endroits, exerçait malgré tout une attraction, une sorte de charme magique sur Catherine, qui venait y échouer presque tous les après-midi, fuyant l'atmosphère familiale tendue, échappant ainsi à son père qui désespérait de jamais lui trouver un mari, et sa mère qui se désolait de la voir toujours flâner seule au lieu de rechercher la compagnie de beaux jeunes gens qui représenteraient des époux potentiels.

Mais sa mère, et encore moins son père, ne pouvait pas comprendre... Personne ne pouvait comprendre. Elle avait peur des hommes... Une peur phobique. Une peur sans aucune raison, certes, comme la plupart des peurs, mais malgré tout tenace. Elle ne pouvait s'imaginer sans effroi, des mâles, qu'elle prenait tous pour des voyous affamés de sexe et d'alcool, prêts à tout pour avoir ce qu'ils voulaient. Même si elle savait parfaitement ce portrait inexact, même complètement faux, elle ne pouvait s'empêcher de trouver des points similaires avec cette image pour chaque homme qu'elle rencontrait. De là, venait sa phobie. De là, venait sa solitude.

Obstiné, le papillon était revenu. Cette fois-ci, elle l'avait laissé approcher, amusée de son entêtement. Il s'était posé sur son doigt tendu, et semblait se reposer sur ce perchoir inespéré, les ailes mi-ouvertes.

Elle riait toute seule en voyant ce frêle insecte se promener sur sa main ouverte. Ses dents blanches éclataient de rire sous le chaud soleil d'un mois de mai, plutôt clément. Même si elle avait bien fait attention à ne pas l'effrayer, le petit papillon s'envola, cette fois-ci de son plein gré, et elle le vit disparaître dans les fleurs éclatantes et parfumées.

Lorsqu'elle leva les yeux, elle remarqua un jeune homme, bien habillé, aux cheveux noirs comme de l'encre. Elle l'avait déjà vu. Depuis plusieurs jours déjà, il semblait l'épier, assis sur un banc en pierre, presque en face du sien. Elle sentait son regard fixe peser sur ses épaules, et tentait de ne pas y faire attention. Lorsqu'à son tour, elle voulait le dévisager, le jeune homme se détournait, mais toujours avec une fraction de seconde de retard.

Son insistance commençait à la gêner. Elle était quelque peu inquiète. Bien sûr que le garçon n'avait pas une tête de bandit, mais elle était tout de même mal à l'aise. Qu'avait-il à la regarder ainsi fixement, comme un loup qui va dévorer sa proie ?

Peu à peu, elle sentit sa phobie ancienne, qu'elle portait en elle presque depuis sa naissance, faire surface. Les battements de son cœur s'accéléchèrent progressivement, et bientôt, il battait à tout rompre. Pétrifiée de peur, l'air ahurie, elle ne savait quel comportement adopter. Rester, aussi solide qu'un roc,